

D'après la chronique de Bruodin, le roi de Norvège Magnus envoya, en 1101, à Moriethag ses sandales, avec injonction de les porter sur ses épaules pendant les cérémonies de Noël, en signe de vasselage. Le descendant de Brien fit couper les oreilles aux porteurs de ce message, et leur ordonna de prendre sur-le-champ la route de Norvège. Magnus, furieux de cette significative réponse, accourut en Irlande avec une formidable armée; mais, à peine débarqué, il se trouva en présence de Moriethag, qui lui livra bataille, tailla les Norvégiens en pièces et força l'orgueilleux Scandinave de regagner à la hâte ses vaisseaux.

La fin du règne du roi d'Irlande fut aussi pacifique que les premières années avaient été belliqueuses; son ambition, était satisfaite, et il se montra aussi sage qu'il avait été impétueux et violent, aussi clément qu'il avait été jadis prompt à se venger et à briser tous les obstacles. Il entretenait une correspondance avec Henri 1^{er} d'Angleterre, favorisa le développement du catholicisme, rassembla un concile national qui régla la discipline et le nombre des évêchés, et le pape Pascal II envoya auprès de lui le premier légat qu'on ait vu en Irlande. Attaqué en 1114 d'une maladie de langueur, il eut la douleur de voir le roi d'Ultonie, Mac Lochlin O'Neill, son ancien compétiteur et son rival insoumis, s'emparer de la Lagénie, de la Conacie et de la Midie et lui prendre son titre de souverain, pendant que son frère Dermot suscitait en Momonie la guerre civile et se faisait proclamer roi. Après une année de lutte, les propres partisans de Dermot le livrèrent à Moriethag, qui lui pardonna, abdiqua en sa faveur (1116) et se retira dans un couvent de Lismore, où il mourut trois ans après.

BRIEN (Connor Na Catharach O'), neveu du précédent et fils de Dermot, mort en 1142. Successeur de son père comme roi de Momonie en 1120, il eut à lutter contre les factions, se vit obligé de reconquérir par la force des armes le royaume de ses ancêtres, puis, attaquant ses voisins, il soumit la Conacie après la sanglante victoire d'Ardinnan (1121), ravagea la principauté de Moenmoye (1132), réduisit Duimore en cendres (1134), conquiert l'Ultonie, parvint à étendre sa souveraineté sur l'Irlande méridionale, et prit le titre plus nominal que réel de roi suprême de l'Irlande. A partir de ce moment, il se voua tout entier à des œuvres de paix. Il fit bâtir des villes, des châteaux, des hospices, des églises, et se signala par sa munificence et sa générosité. On raconte qu'un de ses anciens rivaux, Mac Carthy, ayant été fait prisonnier dans une révolte, O'Brien alla le délivrer et le rétablit sur son trône de Desmond. Connor Na-Catharach mourut après avoir régné vingt-deux ans, emportant en quelque sorte avec lui la gloire et la puissance des O'Brien.

BRIEN (Turlogh Mac Dermot O'), succéda en 1142 au précédent, son frère, sur le trône de Momonie, et mourut en 1167. A peine en possession de la couronne, il vit se lever contre lui des adversaires puissants, sur lesquels il remporta d'abord quelques succès; mais il fut ensuite complètement vaincu à la bataille de Moia-More (1151), où il perdit ses plus vaillants soldats et son trône. Attaqué bientôt après dans la ville de Limerick, et réduit à la dernière extrémité, il se vit contraint d'acheter sa liberté moyennant une forte rançon, et fut dépouillé, en 1152, du petit royaume de Thomond, qui lui restait encore. Toutefois, grâce à l'appui du roi d'Ultonie, Mortogh O'Neill, il parvint à reconquérir ce dernier Etat, et, pour s'en assurer la possession, il reconnut, en 1156, comme son suzerain O'Connor, roi d'Irlande. Il passa les dernières années de son malheureux règne en actes de dévotion et en pèlerinages, et mourut laissant cinq fils, dont trois devaient se disputer avec acharnement la possession de son petit royaume.

BRIEN (Donal More O'), fils du précédent, mort en 1194. Peu de temps après la mort de Mac Dermot, son fils aîné Mortogh fut assassiné par un de ses cousins. Son second fils, Donal, entra alors en lutte avec son frère Brien le Montagnard, le vainquit et monta sur le trône en 1168. Deux ans plus tard, Richard Strongbow, à la tête d'une armée d'aventuriers anglais, pénétra en Irlande, et, pour s'emparer plus facilement de la domination de l'île, il fomenta d'ambitieuses rivalités, non seulement entre les petits souverains de l'Irlande, mais encore entre les membres des familles royales. Dans l'espoir d'accroître sa puissance, Donal appela en Momonie (1170) les Anglais, qui eussent dû être pour tous les Irlandais des ennemis communs, s'en servit comme auxiliaires contre Roderic O'Connor, et reconnut comme suzerain Henri II, roi d'Angleterre; mais il ne tarda point à comprendre quelle faute il avait commise. Brave et belliqueux, il résolut de chasser ses dangereux alliés; s'en approcha, en 1183, d'O'Connor Moenmoye, brûla la ville de Limerick pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des Anglais, et leur livra, en 1192, à Thurles, une bataille dans laquelle il les écrasa, et qui lui valut son surnom de *More* ou de *Grand*. Il mourut deux années après cette victoire, regretté de ses belliqueux sujets et du clergé, qu'il avait comblé de biens, et laissant après lui neuf fils. L'aîné, Mortogh-Dale, eut les yeux crevés par les Anglais peu de temps après la mort de

son père; le second, Connor Ruadh, monta sur le trône de Thomond, grâce à l'appui des Anglais; mais, détrôné par son frère Mortogh-Fioun, en 1198, il fut assassiné en 1201 par le fils de son frère Mortogh-Dale.

BRIEN (Donogh Cairbreach Mac DONAL-MORE), troisième fils de Donal-More, détrôna en 1211, à l'aide des Anglais, son frère Mortogh-Fioun, qui s'était énergiquement prononcé contre les étrangers, et, pour se maintenir sur le trône de Thomond, il se reconnut vassal du roi Jean d'Angleterre, qui lui donna l'investiture de ce petit royaume. Mais Donogh-Cairbreach ne tarda pas à expier sa faute: les Anglais s'emparèrent de la partie du Thomond située sur la rive gauche du Shannon. Vainement il essaya, en 1236, de reconquérir le territoire qu'on venait de lui prendre; battu par l'Anglais Maurice Fitz-Gerald, il abandonna toute revendication pour conserver la partie qui lui restait, et mourut en 1242.

Dix-neuf O'Brien, tant en ligne directe que collatérale, régnèrent dans le Thomond depuis 1242 jusqu'au milieu du *xvii*^e siècle. Ils ont trop peu d'importance pour mériter une notice particulière.

BRIEN (Donogh Mac CONNOR O'), surnommé *le Gras*, fut le dernier roi de Thomond. Fort jeune lorsqu'il succéda à son père, il était incapable de gouverner par lui-même. Son oncle Mortogh, s'étant emparé du pouvoir, signa en 1545, avec saint Léger, nommé vice-roi d'Irlande par Henri VIII, un traité en vertu duquel il céda à l'Angleterre le petit royaume des O'Brien, qui prit, à partir de ce moment, le nom de comté de Thomond ou de Clare. En échange de cette cession honteuse, Mortogh, qui avait renoncé au nom même d'O'Brien, reçut le titre de comte de Thomond et celui de baron d'Ibraikain, qui devaient passer après lui à Donogh le Gras.

Depuis cette époque, la famille O'Brien s'est partagée en deux branches. L'aînée, dont Donogh est le chef, a eu pour dernier représentant mâle Charles O'Brien, vicomte de Clare, puis comte de Thomond, qui, après s'être signalé comme un ardent jacobite, prit du service en France vers 1740, obtint le bâton de maréchal, ainsi que le commandement en chef du Languedoc, et dont la fille unique, Septimanie O'Brien, épousa le duc de Choiseul-Praslin. Quant à la branche cadette, issue de Mortogh, oncle de Donogh, elle existe encore aujourd'hui en Irlande.

BRIENNAIS (le). V. BRIENNAIS.

BRIENNE (*Briana*), ville de France (Aube), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. N.-O. de Bar-sur-Aube, sur la rive droite de l'Aube; pop. aggl. 2,048 hab. — pop. tot. 2,078 hab. Commerce de grains. L'église, du *xvii*^e siècle, est fort remarquable, surtout par ses vitraux, son bénitier en fonte, et un joli retable en pierre sculptée. Cette ville possédait, au siècle dernier, une école militaire, illustrée par le séjour que Napoléon 1^{er} y fit de 1779 à 1783; une somme léguée à la ville par le prisonnier de Sainte-Hélène a été employée à l'amélioration des édifices, et à la construction d'une place au milieu de laquelle, en 1850, on a élevé une statue représentant Napoléon en costume d'élève de l'Ecole militaire de Brienne. Le 29 janvier 1814, victoire des Français sur les armées coalisées.

Brienne (COMBAT DE). A la suite de nos derniers revers dans la campagne de 1813, 160,000 coalisés, sous les ordres du prince de Schwarzenberg, franchirent le Rhin à Bâle le 21 décembre de la même année, et mirent le pied sur le sol sacré de la France; ils venaient acquiescer sur tout un peuple la terrible lettre de change tirée depuis quinze ans sur eux par le génie, l'orgueil et l'ambition d'un seul homme. De son côté, Blücher franchit le Rhin sur trois points, le 1^{er} janvier 1814, à Mannheim, à Mayence et à Coblenz, à la tête de 60,000 combattants, puis il marcha directement sur la capitale. Ces nouvelles, tout en prouvant à Napoléon que les alliés obéissaient à une résolution inébranlable, ne purent cependant ni abattre son courage ni porter le trouble dans sa puissante intelligence. Arrivé à Châlons-sur-Marne le 25 janvier 1814, il s'entoura aussitôt de renseignements de toutes sortes sur la marche de l'ennemi, sur la force et l'éloignement des différents corps; puis il dressa dans son ensemble le plan de cette immortelle campagne de 1814, où il sembla retrouver l'éclat et la soudaineté de ses plus brillantes inspirations, et où il renouela les prodiges des campagnes d'Italie et d'Egypte; mais prodiges stériles, qui ne firent que retarder l'heure de sa chute et de notre ruine.

Dans la conviction que les armées coalisées se diviseraient en deux colonnes pour suivre le cours de la Seine et de la Marne, il forma le projet de manœuvrer entre ces deux rivières, afin de se jeter sur celle de ces armées qui s'offrirait le plus imprudemment à ses coups. Soupçonnant que le maréchal Blücher s'était porté sur l'Aube pour se joindre au prince de Schwarzenberg, il conçut l'espoir de surprendre dans sa marche le général prussien, et de lui faire essuyer un sanglant échec. Blücher, ayant laissé plusieurs corps sur sa route, n'avait plus avec lui que 25,000 hommes environ. Il venait de défilé transversalement de la Marne à l'Aube, après avoir traversé Saint-Dizier, au moment où Napoléon entraît à son tour dans cette ville (27 janvier). L'empereur n'hésita pas à in-

stant et résolut de se lancer sur ses traces, de le suivre sans relâche jusqu'à ce qu'il l'eût rejoint et battu. Placé ainsi sur ses derrières et coupant toutes ses communications, il entrevoyait la certitude de le trouver dans une position désavantageuse et d'en profiter. Pour gagner sur l'avance de son adversaire, il se jeta, sur sa droite, dans un chemin de traverse qui aboutissait directement sur l'Aube à la hauteur de Brienne, en allant d'Eclaron à Montierender. Il avait avec lui Ney, Victor et toute la cavalerie, environ 17 ou 18,000 hommes. Mortier et Gérard étaient sur l'Aube, avec ordre de s'y maintenir jusqu'à ce qu'il les rejoignît. Une partie du corps de Victor et la division Duhesme se dirigeaient de leur côté sur Brienne par la chaussée de Joinville à Doulevant. Cette marche fut pénible: les jours précédents, il avait gelé; le 28, il pleuvait, et on éprouva une extrême difficulté à franchir ces chemins, qui ne servaient qu'à l'exploitation des bois. Le lendemain 29, vers trois ou quatre heures du soir, Grouchy, qui commandait la cavalerie de l'armée, et Lefebvre-Desnouettes celle de la garde, découvrirent, en débouchant du bois d'Ajou, la cavalerie du comte Pahlen; au delà, la petite ville de Brienne avec son château bâti sur une éminence, puis l'Aube, dont les bords étaient couverts de troupes en mouvement; c'était Blücher qui, à la tête du corps de Sacken, et à la nouvelle de l'approche de Napoléon, traversait Brienne pour remonter vers Bar-sur-Aube.

Dès qu'il eut reconnu les escadrons du comte Pahlen, Lefebvre-Desnouettes les chargea avec sa cavalerie légère et les força à se replier, tandis que le général Olssouviéff, voyant le danger, se déployait devant Brienne avec le corps de Sacken, afin de couvrir cette ville pour que le parc d'artillerie prussien pût défilier en sûreté. L'infanterie française étant encore engagée dans les bois, Napoléon en fut réduit alors à canonner la ligne russe, que sa cavalerie ne pouvait entamer; mais, dès que Ney et Victor eurent commencé à déboucher, il ordonna l'attaque. C'est à peine si nous disposons de 10 à 11,000 hommes d'infanterie et de 6,000 cavaliers, tandis que Blücher avait plus de 30,000 hommes autour de lui; mais on comptait les heures, on ne comptait plus les ennemis. Napoléon lança Ney directement sur Brienne, dirigea par sa droite une brigade du corps de Victor sur le château, et porta vers sa gauche le reste du même corps, de manière à menacer la route de Brienne à Bar, ce qui devait déterminer la retraite de Blücher.

L'attaque commença avec une extrême vivacité. Nous avions beaucoup de conscrits, à peine vêtus, qui n'avaient jamais tiré un coup de fusil; mais ils étaient placés dans de vieux cadres et commandés par le maréchal Ney. Ces jeunes gens déployèrent le sang-froid, l'intrepidité des soldats de la grande armée, et ils forcèrent l'infanterie russe, quoique trois fois plus nombreuse, à se replier sur Brienne. Malheureusement, à notre aile gauche, l'infanterie de Victor, brusquement abordée par plusieurs milliers de cavaliers, éprouva une sorte de surprise et fut contrainte de reculer, ce qui arrêta l'élan du maréchal Ney. Nous perdîmes quelques pièces d'artillerie, et Napoléon courut lui-même les plus grands dangers. Mais en ce moment la brigade Duhesme, détachée du corps de Victor sur la droite, avait tourné Brienne et enlevé le château. Elle faillit prendre Blücher et tout son état-major. La conquête de cette position dominante porta un coup fatal à la résistance des Russes. Bientôt Ney les poussa impétueusement, entra à leur suite dans Brienne et emporta la ville, à l'instant même où leur artillerie achevait de la traverser.

Profondément humilié et irrité d'un échec qui signalait si malheureusement les débuts de l'invasion, Blücher tenta un effort désespéré pour reprendre Brienne et s'y maintenir au moins pendant quelque temps. Vers dix heures du soir, il exécuta un retour furieux contre la ville et le château, à la tête de l'infanterie de Sacken, et obtint contre nos jeunes troupes un premier succès de surprise; mais nos soldats ne tardèrent pas à se rallier et culbutèrent les assaillants, dont les plus avancés furent presque tous tués ou pris. L'infanterie de Sacken fut rejetée hors de la ville, et notre artillerie la couvrit de mitraille dans sa retraite précipitée.

Le combat ne cessa qu'à onze heures de la nuit; la confusion était si grande dans la ville et au château, que Napoléon coucha dans un village voisin, où il faillit être enlevé par des cosaques; Berthier, renversé dans la boue, en fut retiré tout meurtri (29 janvier 1814). Ce combat inaugura brillamment la dernière série de nos victoires; il était surtout glorieux pour nos jeunes soldats, qui s'étaient battus dans la proportion d'un contre deux. Malheureusement, c'était un contre cinq qu'il faudrait bientôt se battre pour tâcher de sauver la France!

BRIENNE (comtes de). Vassaux des comtes de Champagne, les comtes de Brienne remontent au règne de Hugues Capet. Le premier dont parle l'histoire vivait en 990, et portait le nom d'Engilbert. Son petit-fils, Gautier de Brienne, marié à Eustache, comtesse de Bar-sur-Seine, laissa plusieurs fils, dont l'aîné, Erard 1^{er}, continua la ligne de Brienne, tandis que les deux autres furent la souche des maisons de

Bar-sur-Seine et de Confians. Erard II, petit-fils d'Erard 1^{er}, marié à Agnès de Montbéliard, laissa deux fils, dont le puîné, Jean de Brienne, fit la branche des comtes d'Eu, dont il sera question plus loin. Gautier III, fils aîné d'Erard II, épousa en 1198 l'héritière de Sicile, Marie, fille de Tanocrède et sœur de Guillaume III, et revendiqua à ce titre la Sicile et la Pouille; mais il mourut en 1205, sans avoir été reconnu. Gautier IV, fils du précédent, se signala pendant les croisades, posséda en Palestine le comté de Jaffa et épousa Marie, fille du roi de Chypre. Il eut pour successeur son second fils, Hugues, comte de Bienne, marié à Hélène de Ville-Harduin, duchesse d'Athènes, petite-fille par sa mère de Pierre de Courtenay, empereur de Constantinople. Gautier V, fils de Hugues, comte de Bienne et duc d'Athènes, marié à Jeanne de Châtillon, fille du comte de ce nom, laissa Gautier VI, qui fut fait comte de France par le roi Jean, et qui fut tué à la bataille de Poitiers en 1356. Il n'avait pas eu d'enfants de ses deux femmes, Marguerite de Sicile-Tarente et Jeanne de Bienne, de la branche des comtes d'Eu. Sa succession passa à sa sœur, Isabeau de Bienne, mariée à Gautier d'Enghien, dont le fils, Louis d'Enghien, laissa une fille, Marguerite, qui porta le comté de Brienne dans la maison de Luxembourg. Jean de Brienne, fils puîné d'Erard II, fut marié par Philippe-Auguste à Marie, fille de Conrad de Montferrat et héritière du royaume de Jérusalem, partit en 1209 pour la terre sainte, et se fit sacrer dans la ville de Tyr. Les Sarrasins étaient alors maîtres d'une grande partie du royaume; il lutta contre eux pendant de longues années sans remporter de grands avantages, vint commander en Italie (1228) les troupes papales contre son propre gendre, l'empereur Frédéric II, à qui il essaya vainement d'arracher le royaume de Naples, et fut appelé l'année suivante à Constantinople par les barons français, pour prendre possession de l'empire latin, qui tombait en ruine. Quoique fort avancé en âge, le nouvel empereur montra une vigueur peu commune, repoussa deux fois, à la tête d'une poignée de chevaliers, des flots de Bulgares et de Grecs qui l'assiégeaient dans sa capitale, et mourut en 1237.

La fille issue du premier mariage de Jean de Brienne épousa l'empereur Frédéric II; de son second mariage, contracté avec Bérengère de Castille, sortirent, entre autres, Alphonse, qui a continué la ligne, et Louis, qui a formé le rameau des vicomtes de Beaumont, et dont le dernier rejeton, Louis II, vicomte de Beaumont, fut tué à la bataille de Cocherel, en 1364, sans laisser de postérité de son mariage avec Jeanne de Bourbon. Alphonse de Brienne, comte d'Eu, fils aîné de Jean de Brienne, empereur de Constantinople, mourut au siège de Tunis, où il avait accompagné le roi saint Louis. Il avait épousé Marie, comtesse d'Eu, fille de Raoul de Lusignan. Son petit-fils, Jean de Brienne, comte d'Eu, fut tué à la bataille de Courtrai en 1302, et laissa de son mariage avec Jeanne, comtesse de Guines, Raoul de Brienne, comte d'Eu et de Guines, comte de France, tué en 1344 au tournoi qui se fit à Paris, lors du mariage de Philippe de France, duc d'Orléans. Il avait vaillamment combattu les Anglais en Guyenne, en Normandie et dans l'Artois. — Son fils, Raoul II de BRIENNE, également comte d'Eu et comte de France, fut tué à la bataille de Poitiers en 1356, sous l'accusation de haute trahison.

BRIENNE (Gautier de), de la famille des précédents, duc titulaire d'Athènes et comte de France, tué en 1356 à la bataille de Poitiers. Il était fils d'un autre Gautier, qui avait été dépouillé du duché d'Athènes en 1312 par la grande compagnie catalane. Avec la plupart des Français réfugiés de Grèce, il passa sa jeunesse à la cour du roi Robert de Naples, fit plusieurs tentatives infructueuses pour recouvrer son héritage, et finit par s'emparer de l'autorité souveraine à Florence, où il avait été appelé pour exercer un commandement militaire (1342). Il fit peser sur les Florentins une tyrannie insupportable, accabla le peuple d'impôts, le priva de tous ses droits, désarma les citoyens, en fit périr un grand nombre dans les supplices, gouverna enfin cette turbulente république comme les vassaux de ses fiefs, et fut chassé, en 1343, par une formidable insurrection. Il passa en France, où le roi le créa comte de France en 1356, et périt peu de temps après à la bataille de Poitiers.

BRIENNE (LOMÉNIE DE). V. LOMÉNIE.

BRIENON ou **BRINON-L'ARCHEVÊQUE**, ville de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. E. de Joigny, sur l'Armançon et le canal de Bourgogne; pop. aggl. 2,556 hab. — pop. tot. 2,636 hab. Fabriques de toiles et de draps, briquetterie; église de la Renaissance. Briennon, ainsi que semblent le prouver une grande quantité de médailles trouvées sur son territoire, était une ville ou du moins une station occupée par les Romains. Saint Loup, archevêque de Sens, possédait la terre de Briennon, d'où vient le surnom de cette ville. C'était au moyen âge une place forte qui, en 1434 et 1471, tomba au pouvoir des Bourguignons. En 1593, le duc de Biron l'enleva aux ligueurs.

BRIENZ ou **BRIENTZ**, bourg de Suisse,